



HAL
open science

Eric Chevillard, écrivain classique d'avant-garde

Olivier Bessard-Banquy

► **To cite this version:**

Olivier Bessard-Banquy. Eric Chevillard, écrivain classique d'avant-garde. Europe. Revue littéraire mensuelle, 2014. hal-02519043

HAL Id: hal-02519043

<https://hal.science/hal-02519043v1>

Submitted on 25 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eric Chevillard, écrivain classique d'avant-garde

Olivier Bessard-Banquy

A ceux qui connaissent bien son œuvre Eric Chevillard fait l'effet d'un auteur original, singulier, engagé dans une écriture placée sous le signe de la devise chère aux surréalistes et à José Corti — « rien de commun ». Son œuvre est d'ailleurs et par l'exemple et par la théorie la réaffirmation permanente de ce que doit être la littérature, inattendue, introuvable, dans l'échappatoire, la surprise, l'incongru. Ses volumes sont peuplés de fous, de marginaux, sa phrase est sans cesse contournée, fuyante, son propos acrobatique, ses romans imprévisibles. Avec *Palafox*, dès 1990, l'auteur a donné son art poétique et fait de son animal insaisissable, mutant, caoutchouteux, une sorte de figure ou de mascotte du roman contemporain qui doit être de même inassimilable ou irrécupérable. Après *Mourir m'enrhume*, *Palafox* révèle un écrivain libre qui ne s'interdit aucune audace stylistique, aucune ficelle rhétorique, aucun procédé poétique, un écrivain qui fait du coq à l'âne le seul moyen d'évoquer le monde ou de le traverser de biais. En crabe. Roman jubilatoire, *Palafox* est une sorte de grand jeu qui est à la fois moquerie du roman traditionnel et charge contre les conventions et tout ce qui est figé, cristallisé, confit ou amidonné. Autant de mondes que Chevillard s'ingénie à saboter pour en faire éclater tous les aspects convenus ou grotesques.

Démolir Nisard plus encore est venu réaffirmer, en 2006, la nécessité pour l'auteur de lutter contre les pensées rances, les théories du roman figées, la défense des règles en littérature, le moralisme triomphant, l'amour excessif des formes congelées et des genres anciens au détriment de la littérature vivante et indéterminée. C'est d'ailleurs peu après l'écriture vacharde de ce *Contre Nisard* que Chevillard a décidé d'expérimenter une nouvelle écriture par le biais du blog, permettant aux internautes de découvrir les carnets et autres bloc-notes ou fourre-tout de l'auteur où celui-ci donne à voir ses idées mouvantes, ses intuitions, ses horreurs, souvent liées à l'état de la langue et de la littérature en France aujourd'hui. Ainsi depuis 2007 revient-il souvent sur ce que doit être l'écriture à ses yeux, plus que jamais rétive à toute forme de standardisation ou de formatage.

Dans son esprit tout forme système et tout fonctionne en quelque sorte par paire ou par binôme opposé. De même qu'il y a le roman traditionnel et l'avant-garde il y a des amateurs de polars ou bien de récits buissonniers, des lecteurs de Mauriac ou alors des amateurs de Michaux, « ceux qui attendent d'un livre reconnaissance de ce qu'ils sont et confirmation ou vérification de leur propre expérience (l'amour est un tourment délicieux et la bière un breuvage qui désaltère) et ceux qui aspirent au contraire à être étonnés parce que, soupirs et soupières, ils ont cela chez eux, et que leur esprit est avide d'autres aventures¹ » (20 mai 2008). La littérature est une équipée, elle doit emporter l'esprit sur des chemins insoupçonnés, elle doit surprendre, modifier l'être par une plongée dans des idées nouvelles, dans des concepts inconnus, des univers inattendus. Et de même qu'il y a deux types de lecteurs opposés, « il existe deux types d'écrivains. Celui qui se retire du monde pour écrire, fuyant son agitation vaine, son brouhaha insensé. Et celui qui s'enfonce au contraire dans sa matrice, au plus brut, au plus vrai, visant son cœur même. Ils se croisent avec dédain dans les foires et les salons du livre » (3 septembre 2009). Et, tandis que l'auteur festif, bien dans son époque, plonge au cœur de l'actuel pour y trouver la matière de livres au goût du jour, déjà

¹ Eric Chevillard, *L'Autofictif*, <http://l-autofictif.over-blog.com/>. Toutes les citations qui suivent sont extraites du même travail du même auteur. Seules les dates sont précisées dans le texte. Pour rappel, tous les volumes tirés du blog sont publiés aux excellentes éditions de L'Arbre vengeur depuis le premier tome paru début 2009.

condamnés par la valse des modes, l'auteur qui a à cœur de faire œuvre se méfie tout au contraire de son temps pour trouver ailleurs, dans le commerce des grandes œuvres, dans une réflexion sur ce que Proust a pu appeler les vérités générales, la matière à partir de quoi bâtir de vrais livres résistant à l'usure du temps. « En fait, c'est assez simple, il y a les écrivains qui se complaisent dans le réel, qui fourrent leurs phrases dedans, qui en rajoutent une couche ; et les écrivains qui prennent le réel dans les rets tranchants de leurs phrases afin de le retailer à leur guise. Les premiers sont inutiles, possiblement nocifs (cette dose de réel encore pourrait être celle de trop) et ils ont la préférence des critiques de la presse (les journalistes aiment le réel tel qu'il est comme le boutiquier les rossignols de son fonds de commerce) et de la majorité des lecteurs qui souvent ne conçoivent que ce qu'ils perçoivent... mais les seconds ourdissent dans leur coin une terrible vengeance » (29 septembre 2012). Ecrire ne peut se faire que **contre** quelque chose. Pour prendre l'époque à revers. La battre comme plâtre. Lui offrir un miroir grimaçant pour qu'elle découvre enfin ses furoncles ou ses verrues. Cette vision des lettres est si forte et si profonde chez l'auteur qu'elle revient encore sous sa plume en juin 2013 : « Nous pouvons distinguer deux espèces d'écrivains, au sein desquelles évidemment d'innombrables sous-groupes qui se subdivisent eux-mêmes infiniment jusqu'à ce que chaque auteur se retrouve seul sur sa page, mais enfin, il y a à l'origine ces deux espèces – et chacune compte ses génies et ses nullités –, celle qui conçoit la littérature comme l'art de relater au plus juste notre commune expérience du monde, de rédiger les actes de cette expérience universelle, et l'autre qui la conçoit, au contraire, comme un geste de séparation, d'affranchissement, et l'art d'ordonner une représentation du monde originale. Chacune a ses lecteurs, irréconciliables » (26 juin 2013). Célébration du monde d'un côté, redoublement du réel par les mots, validation de l'univers par les textes ; de l'autre révolution de l'esprit, bousculade des idées reçues, secousse des consciences, ironie de tout, démontage des présupposés, révélation de l'impensé. Eric Chevillard depuis longtemps a choisi son camp : aux succès faciles d'un roman-mode dont les héros brunchent à la Bastille et partent en vacances le long de la route 66, en Harley-Davidson, il a préféré une littérature complexe d'exploration du monde transversale, incongrue, hors des horizons d'attente.

Mais ce choix ne révèle-t-il pas une conception très élitiste des lettres ? ne suppose-t-il pas dans le public une prédisposition à se laisser séduire par tout ce qui tranche, tout ce qui bouleverse, tout ce qui révolutionne ? n'est-ce pas là fantasmer partout un crépitement de l'esprit qui n'existe que dans les rêves des cerveaux perdus dans l'éther ? tout cela ne fait-il pas sourire dans un monde du pragmatisme et de la consommation ? « Lorsque l'on sait le peu d'intérêt que nos contemporains, pour ne rien dire de nos frustes ancêtres et sans parler de nos pâles descendants, portent à la littérature, la prétention de l'écrivain à l'universalité semble soudain assez risible. Il est ce chanteur qui pénètre sur la scène d'une salle minuscule en lançant à pleine voix à l'adresse d'un public clairsemé — **Bonsoir Paris !** » (28 décembre 2009). Souvent d'ailleurs, la même idée, la même image revient au cœur du texte, parfois à plusieurs années d'intervalles qui montrent l'évolution de la pensée : « L'écrivain ne peut être que péremptoire ; chacune de ses phrases est une assertion, une déclaration solennelle, une sentence. Dans le désert où il prêche aujourd'hui, c'est évidemment assez ridicule. Petit général cramoisî hurlant ses ordres à une armée de soldats morts » (17 juin 2013). Ecrire n'a de sens que dans un monde convaincu de l'importance des mots : étant donné l'écrasement de

la vie de l'esprit par le divertissement, la futilité, le choix de vie de l'écrivain est devenu au mieux une bizarrerie, au pire une absurdité. Il n'est pas sûr que cela n'ait pas toujours été le cas, c'est en tout cas devenu indubitable depuis la fin du sacre de l'auteur et le désintérêt général pour la langue et ses finesses qui en est la conséquence directe. Le bien-écrire en littérature est devenue une afféterie, le désir de prodige dont parle si intensément Pierre Michon une aberration incompréhensible, une survivance burlesque des temps passés.

Eric Chevillard a dédié sa vie à l'écriture et pense, quelque peu seul désormais, que les livres remplacent le monde, que l'écriture est la vie même. Il ne peut que frémir en explorant un monde dont la littérature a été en quelque sorte évacuée. Son humour n'est jamais aussi féroce que lorsqu'il s'agit de décrire un monde sans livres, ou sans lecteurs, un monde sans verve, ou sans esprit, sans rien de ce qui fait la vie pour ceux dont la langue est la vraie patrie. « La lecture élargit la conscience de l'homme. Elle fait de lui un être éclairé et responsable. Soudain, son cas personnel l'intéresse moins ; l'humanité est devenue son affaire. C'est ainsi qu'ayant compris quel danger la surpopulation faisait courir à notre monde, les lecteurs ont été les premiers à réagir en conséquence : ils sont de moins en moins nombreux » (17 mai 2013). Mieux : « Anticipant hardiment l'inéluctable révolution numérique de l'édition, les lecteurs eux-mêmes se sont déjà dématérialisés » (6 juin 2013). Eric Chevillard pourrait tout aussi bien évoquer l'exiguïté des appartements contemporains pour expliquer la disparition des bibliothèques privées, parler de la mobilité accrue qui a fait là aussi de l'objet-livre un encombrant, ironiser encore sur la pauvreté des liens humains dans le monde marchand justifiant que plus personne ne sente la nécessité de se cultiver et de chercher à nourrir d'autres liens, plus intenses ou plus profonds — dans tous les cas, il s'agit de rire d'une situation qui, abordée froidement, ne pourrait que susciter affliction ou écœurement. D'ailleurs dépliée, mise à plat, amputée de ses nuances drolatiques, de ses paradoxes cocasses, la pensée Chevillard, trahie, ne serait plus que plainte ou lamento. Mais si l'auteur est très attaché aux richesses des temps passés, il est tout autant le fruit d'une autre histoire qui est celle de la liberté de penser en jeans-baskets, du refus, pêle-mêle, de la logique patriarcale et de la foi politique en l'homme providentiel de même qu'en la nécessité d'un ordre public brutal. C'est un soixante-huitard qui rêve en latin, un admirateur du Grand Siècle qui aime aussi la trompette de Boris Vian.

Tout en étant inscrite au cœur d'une avant-garde frondeuse, réaffirmée crânement de loin en loin, cette œuvre s'écrit aussi — et paradoxalement — dans une certaine célébration de la culture classique et plus globalement de tout ce qui a fait le règne et la splendeur des grands textes avant la domination de la marchandise sur le monde. C'est l'importance même accordée à l'écrit et à la vie de l'esprit qui est devenue aujourd'hui tout à fait impensable et pour tout dire franchement anachronique. C'est le seul fait d'aimer les livres, de les fréquenter, de vivre avec eux, parmi eux, qui est devenu proprement singulier et même farfelu, justifiant que l'amateur de chefs-d'œuvre ait quelque peu l'impression bien souvent d'être un inadapté, comme Crab, un original, un fou, un égaré.

Du coup, l'auteur n'est-il pas pour ainsi dire naturellement tenté par des positions dites rétrogrades dans les médias de la Rive gauche ? « Si résolument moderne soit-il, l'écrivain n'en est pas moins conservateur, voire réactionnaire, par son usage d'une langue moins altérée que celle que l'on écrit et que l'on parle communément à son époque ; il emploie encore

certains mots devenus rares ; il se refuse à en utiliser d'autres, de fabrication récente, qui lui semblent factices ou monstrueux. Si pourtant, par inculture ou stratégie vénale, il écrit dans la langue du jour, son livre ne sera qu'une chambre d'écho du discours ambiant, dépourvu de réflexivité, de sagacité et d'ironie, pris dans l'ornière, parfaitement superflu » (25 février 2011). En quelque sorte, le goût des mots fait mécaniquement du bibliomane un tenant de l'ordre ancien, un indécrottable mélancolique qui regrette de ne pas avoir connu Montaigne et Rousseau, de ne pas avoir pu fêter Voltaire à son retour en triomphe à Paris ou faire le coup de poing lors de la bataille d'*Hernani*. Vivre par et pour les mots isole au lieu de relier et *a fortiori* celui qui prétend vivre de sa plume ne peut plus rencontrer que le sourire, la consternation ou l'affliction de ses semblables qui n'en voient plus l'intérêt. « Il y a peu de temps encore, l'écrivain subversif prenait d'assaut le château Littérature pour en faire bouger les vieilles pierres, pour en chasser le bourgeois pansu qui l'avait confisqué, pour ébranler sa majesté prétentieuse et laisser entrer l'air frais et le soleil dans ses couloirs. Aujourd'hui, c'est une ruine désolante. On aurait plutôt le réflexe de tendre une bâche sur son toit pour protéger des pluies dévastatrices les derniers parquets intacts. Car l'écrivain ne peut plus être absolument moderne sans se déclarer lui-même obsolète. Il ne peut davantage abandonner la langue des classiques aux idéologues et aux tribuns d'extrême-droite qui la parlent encore, mais la trempent dans leur venin et la font méchamment fourcher. Il ne peut admettre que les mots perdent leur honneur avec leur sens ni que la littérature soit définitivement engloutie dans ce trou de mémoire qui siphonne inexorablement tout ce que l'homme a créé ni laisser sans réagir la souris Alzheimer dévorer la bibliothèque en commençant par la Grammaire et le Lexique » (26 novembre 2013). En somme l'avant-garde d'aujourd'hui chemine main dans la main avec la défense de la langue classique et partage avec les idéologies les plus passéistes, les pratiques les plus surannées, le culte des mots, l'amour des livres et tout ce qui a fait la « culture France » d'hier à aujourd'hui. Par un extraordinaire retournement de l'histoire, l'apanage des anciennes élites est devenu ringardisé et c'est la dictature de la culture de masse qui a réussi à s'imposer, renvoyant au rancart les vieilles lunes comme le souci de se distinguer par l'esprit ou le modèle de l'honnête homme, libre parce que cultivé. Mais comme l'auteur ne peut s'en affliger sans être aussitôt tenté de se moquer de telles pensées raides, c'est toujours par le rire ou la pirouette que la chose se trouve évoquée — il est entendu qu'il n'est pas plus possible d'être du côté de TF1 que de Renaud Camus ou de Richard Millet. La grande entreprise de décervelage organisé doit être attaquée sans relâche, mais la pensée réactionnaire, arrogante, supérieure, doit être elle aussi corrodée pour sa haine viscérale de la démocratie. Seule l'ironie permet de s'extraire de ces paradoxes.

Celle-ci se montre d'autant plus souvent au balcon du texte que la société contemporaine fournit chaque jour mille occasions de s'affliger de la bêtise qui a inspiré à Flaubert ses plus belles pages. Nourrie par une vision absolutiste de l'écriture, l'œuvre de Chevillard moque le débrillé des pratiques culturelles contemporaines et dénonce l'adieu à la littérature, le dédain de la langue, le mépris de l'esprit. Parfois, il ne s'agit que d'un écho, d'une chose entendue, d'une scène croquée sur le vif, et *L'Autofictif* ressemble alors à la *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, à ceci près que Perec se veut un observateur objectif tandis que Chevillard ne retient de tout ce qu'il perçoit que ce qui peut nourrir son blog de manière bouffonne ou incongrue. « Au café, à la table voisine de la mienne, un jeune

homme dit à son amie : *je ne lis plus, c'est trop long* » (22 février 2008). La phrase, par sa sécheresse même, dit tout de l'époque, du refus de l'effort intellectuel, de l'amour inconditionnel de tout ce qui est divertissant, tout ce qui encourage à persévérer dans le futile ou le léger au lieu d'ouvrir sur d'autres espaces, d'autres ambitions, d'autres idées. Pour devenir autre. Pour en finir avec un moi encombrant de vacuité.

Mieux : le souci de la forme, le travail ciselé, le perfectionnement des phrases même est devenu un obstacle à la réussite littéraire. Bien écrire est désormais un handicap. Une faute impardonnable. « Le goût du public est si mal placé que l'écrivain doit savoir qu'il perd un lecteur à chaque fois qu'il apporte à son manuscrit une correction bienvenue » (7 octobre 2008). De même qu'il boude la production de qualité supérieure, rédigée dans une langue complexe, élaborée, le grand public fait la fête aux productions anglo-saxonnes, empressé en quelque sorte de se soumettre à l'impérialisme américain et à la puissance des sous-productions marketisées. « Bret Easton Ellis. Impact du nom sur le lecteur français toujours très impressionné par ces diminutifs à rallonge qui convoquent la vieille mythologie US, roman noir, rock et cinéma — quels qu'ils puissent être, les livres que nous signons de nos patronymes de négociants en vins & charbons feront toujours par comparaison l'effet de sagas champêtres hantées par la vouivre et le raboliot » (13 septembre 2010). Le même livre, le même roman, a grand succès s'il se passe dans le Montana mais finit invariablement au pilon s'il se situe en Ardèche ou en Lozère. D'ailleurs, dans l'esprit de l'auteur, seule la littérature qui entérine la mort de la littérature a encore quelque existence, le roman policier, le *thriller*, le roman qui ne suscite qu'un seul désir — connaître la fin : « Seul le roman à suspense a encore les faveurs du public pour une raison simple, les pages en sont plus vite tournées et l'on en a plus vite fini du même coup avec la littérature » (30 octobre 2012). D'ailleurs, qui lit encore ? « C'est bien navrant, plus personne ne touche de l'épinette, plus personne ne danse le quadrille, plus personne ne souffle dans un clifoire, plus personne ne joue au whist, plus personne ne cuisine le dronte, plus personne ne lit de livres » (11 mars 2013). La littérature relève aujourd'hui du désuet, de l'incongru, du rococo, telle une manie de vieux toqués inoffensive et même attendrissante. Elle est évoquée avec d'autant plus de chaleur ici ou là que, comme la République des hussards, elle n'agit plus comme pouvoir intimidant — de fait, plus personne ne se sent *obligé* de lire, bien au contraire, seuls les fous, les snobs ou les originaux peuvent encore, par erreur en quelque sorte, vivre perdus dans les livres comme Des Esseintes dans *A rebours*.

La dictature de la petite bourgeoisie, comme l'appelle Renaud Camus, est devenue si pesante que la connaissance des vieux textes, la vie dans les pratiques culturelles anciennes, le goût partagé de la civilité sont devenus impossibles et pour tout dire intolérables même à beaucoup : « La découverte hier d'un nouveau cas d'enfant civilisé a vivement ému l'opinion. Les services sociaux ont reçu un signalement de voisins choqués par les bonnes manières de ce garçonnet de dix ans qui se trouve aujourd'hui dans un état lamentable : il parle avec aisance quatre langues, connaît le grec et le latin, joue du violon, du piano, touche même du clavecin, il s'exprime avec raffinement et distingue sans coup férir un Titien d'un Tintoret. L'enfant a été immédiatement retiré à sa famille et placé dans un foyer. Ses parents devraient être mis en examen dans la soirée » (11 décembre 2012). Mais l'auteur ne cesse de reprendre certaines de ses idées pour les moduler, les préciser, les détourner voire les infirmer. Non, il n'est pas vrai

que plus personne ne lise : « Guillaume Musso, Marc Levy, Katherine Pancol, Françoise Bourdin, Joël Dicker, David Foenkinos, Laurent Gounelle, Eric-Emmanuel Schmitt, Grégoire Delacourt et Amélie Nothomb sont les dix plus gros vendeurs de livres de l'année. Et on nous dit que plus personne ne lit ! On nous le répète ! Mais ce sont de doux mensonges. La vérité est plus moche » (18 janvier 2013).

Pour autant, ce discours aux accents scrogneugneu est devenu trop indéfendable à l'heure du politiquement correct ; l'auteur se sent comme obligé de se moquer lui-même du mauvais tour que peut prendre sa pensée déclinologiste pour ne pas se heurter au front des défenseurs réjouis de l'époque. Toute son œuvre est une sorte de réflexion équilibrée sur ce qu'est devenue la littérature en des temps de triomphe de l'ère audiovisuelle et du divertissement de masse. Célébration sans vergogne de sa force plus que jamais nécessaire de démontage critique du quotidien, de réforme radicale du système en vigueur. Moquerie du combat perdu face à tout ce qui séduit le grand public. Dénonciation du roman gras contemporain opposé à ce qu'a pu être la finesse de la culture classique, notamment celle de *La Princesse de Clèves* attaquée par un ancien président de la république : « La dix-neuviémiste laissa gracieusement tomber son mouchoir. Ce que voyant, son collègue vingtiémiste lui proposa un coït rapide dans sa voiture garée non loin » (17 février 2009). Ainsi de l'effet produit par certains textes publiés dans les grandes maisons chic connus pour leurs penchants *trash* face à ce qui nous est resté de la production du XIXe siècle qui aura été celle du bas bleu et du bovarysme.

D'ailleurs, l'adieu à la littérature, la perte de ce qui a été la culture classique n'est pas toujours le fruit d'une plongée cynique et sordide dans les joies nauséabondes du divertissement, le lien perdu avec les grands textes se vit à l'occasion sur le mode de la mélancolie : « J'observe chez certaines personnes jeunes la naissance d'une forme de regret touchant le plaisir de la lecture qui leur est à peu près refusé, leur cerveau ayant affecté à d'autres usages et aptitudes la zone autrefois dévolue à cette activité, laquelle du coup rejoint pour elles toutes les joies surannées, un peu incompréhensibles, mais qui devaient être bien agréables, ainsi les parties de canotage sur la Seine, le dimanche » (8 mai 2010). Et heureusement, d'ailleurs, si la lecture est devenue ringarde, l'écriture ne s'est jamais mieux portée : « Peu à peu l'être humain perdit la faculté de lire. Longtemps encore, il conserva celle d'écrire qui suffisait à son bonheur » (12 juillet 2011). C'est dire si nous vivons une époque absurde. Alors que le souci de plonger dans le meilleur de la pensée humaine a globalement disparu, la volonté de tout dire, tout écrire, n'a au contraire jamais été aussi répandue. Ce sont là bien sûr deux faces d'une seule et même réalité qui est celle de la disparition des cadres structurants de la société d'hier dont la vie de l'esprit a fait partie et de l'avènement d'un monde libéral où chacun se sent libre et même encouragé à s'exprimer, à s'épanouir, dans un refus complet, violent, total des hiérarchies du passé. Chevillard encore une fois préfère en rire tant la folie du narcissisme et de la niaiserie contemporaine donne parfois des résultats désopilants comme dans les livres de telle plumitive bien connue pour ses crises d'hystérie sur les plateaux de télévision et son écriture racoleuse, flattant le voyeurisme des masses.

Mais le rire a aussi ses limites. Car la littérature n'est pas morte par hasard, certains ont tout intérêt à ce que s'effondrent les soubassements de la culture classique pour imposer sans vergogne leurs sous-produits que plus rien ne vient contrecarrer : « Après Alexandre

Jardin ou David Foenkinos, c'est donc Frédéric Beigbeder qui s'apprête à *sortir son film*. La littérature laissée pour morte derrière eux, sus au cinéma ! On s'étonnera un instant que ce soit justement les écrivains les plus calamiteux qui disposent des moyens de réaliser des films (ces sommes colossales englouties consciemment par les producteurs dans des abîmes de niaiserie), avant d'admettre qu'ils ont obtenu ces moyens grâce à ce même entregent, ces mêmes stratégies de séduction et de conquête qui leur avaient permis déjà de publier des livres malgré l'absence de toute espèce de talent à l'exception précisément de celui-ci, séduire, conquérir, noyauter le système, faire tourner cette industrie de bandits cyniquement vouée à détrousser les pauvres d'esprit » (10 janvier 2012). Car la production de masse est bien une sous-culture dans l'esprit de Chevillard. Ce n'est pas un simple roman plaisant comme cet épouvantail sympathique jadis appelé « roman traditionnel » par les tenants de la nouvelle critique, acharnés à dénoncer la sclérose des intrigues bourgeoises convenues, des personnages standardisés, des analyses psychologiques éculées. C'est le contraire d'une œuvre, un danger, une escroquerie, un mensonge. Tout y est frelaté ou raté. Et Chevillard de prendre bien souvent par les textes ces œuvres impayables où tout est grotesque à force d'être mauvais, où tout sonne faux, où la moindre phrase enchaîne balourdises et autres tartarinades. Ainsi le 9 novembre 2009 l'auteur s'amuse-t-il à ironiser sur un morceau inoubliable d'un certain Frédéric Beigbeder : « A l'aide de ses dents en avant héritées de moi, Chloé mordille sa lèvre inférieure... » « Chloé mordille donc sa lèvre inférieure à l'aide de ses dents et non à l'aide de ses pieds... », blague Chevillard qui n'aime rien plus que ces textes qui mettent en question la littérature. Comme Jean Paulhan jadis acharné à convaincre Gaston Gallimard de publier les plus mauvais manuscrits, Chevillard trouve un intérêt au commerce des textes les plus pénibles car ils disent en creux ce qu'est la littérature. Par le contre-exemple ils renseignent sur la supériorité des grandes œuvres et ce qui les fondent, la finesse de ton, la justesse de vue, la hauteur d'analyse, la perfection du style.

Mais ne nous y trompons pas pour autant. La mauvaise littérature est un cancer. Elle corrompt tout. Elle fausse le sens des textes. Elle accroît le mal-être et la frustration des désespérés plutôt qu'elle n'apaise. Elle ajoute à l'affliction par sa débilité. Elle compromet l'accès aux richesses et à la complexité de l'univers en maintenant le lecteur dans l'illusion d'une simplicité apparente dans le monde, elle transforme en gogos ceux qui sont séduits par ses rhétoriques grossières, elle abrutit au lieu d'élever, d'éduquer, d'éclairer.

Ce que dénonce ainsi Chevillard, à sa manière, c'est l'extraordinaire transformation de ce qui a pu jadis être appelé « culture » et son organisation autour de deux pôles classiques et modernes. Alors que le fonds traditionnel était jadis l'apanage des élites confinées dans des goûts rétrogrades, laissant le jeu, l'invention, l'avant-garde aux jeunes loups de l'expérimentation avides de renverser la table des savoirs et de bousculer l'ordre littéraire établi, aujourd'hui c'est le contraire. Le progrès est du côté de la défense de la culture, défense totalement abandonnée par les élites des sphères politiques ou économiques : jadis opposée à la culture dominante, le roman traditionnel, l'œuvre moralisatrice, grand public, d'un naturalisme quelque peu grossier, l'avant-garde ne peut plus avoir de sens qu'opposée à la culture dominante qui est celle des médias grand public dont la vulgarité s'avère sans limite.

Mais, comme l'écrivain n'est ni polémiste ni engagé comme Renaud Camus sur une voie dangereuse de refus de la démocratie, il se moque tout à la fois de la bêtise

contemporaine et de la position de surplomb moralisateur de celui qui prétend se dresser en écrivain supérieur dont les outrances et les discours de haine le révulsent ou l'affligent. La pensée Chevillard est une pensée du rire critique, de l'interrogation sournoise, de la mise à sac des consciences, et certainement pas de la moralisation pérorée ou du discours critique construit s'imposant sur un ton docte et péremptoire. « Nous voudrions être des écrivains d'avant-garde, mais à l'ancienne », écrit-il le 24 mars 2011 en une formule paradoxale qui dit tout de sa double ambition d'auteur classiquement d'avant-garde ou bien d'une tradition révolutionnaire. Chez lui au fond tout est toujours double : « La plupart du temps, je rejoins la masse indifférente des non-lecteurs qui jugent toutes ces entreprises d'écriture absolument dérisoires, surtout aujourd'hui, totalement déphasées, une passion ancienne comme la philatélie, le trictrac et les danses de salon à laquelle se vouent encore quelques adeptes plus ridicules que touchants et je me déteste d'être l'un de ces spectres. Puis je retourne inexorablement à ma page où j'accable de mon mépris la masse indifférente des non-lecteurs et le vil aujourd'hui » (7 juin 2011). Effectivement à quoi bon écrire quand le public préfère l'écran à la page ? comment ne pas prendre en grippe une époque qui tente de faire croire que tout n'est plus que consommation ? Et en même temps ce mépris général pour les lettres n'est-il pas une chance ? un coup de fouet ? un défi lancé à la littérature pour la contraindre à réaffirmer, par sa force d'expression, son importance ? Chevillard est tout sauf un déclinologue ou un prophète du malheur. Ce n'est pas l'écriture du désastre ou de l'affliction qui l'intéresse mais celle de l'attaque transversale par le rire. Plutôt que de se plaindre de « la défaite de la pensée », il jubile des mille marques d'expression en tous genres de l'imbécillité — son œuvre qui n'a qu'à s'en nourrir pour se faire s'écrit toute seule en quelque sorte.

Ce mouvement de désintérêt pour la vie de l'esprit, le triomphe de la culture grand public, la dictature de la petite bourgeoisie sont devenus pain bénit pour l'auteur qui s'en empare et trouve là matière à mille bouffonneries sur la bêtise des temps modernes. Paradoxalement, il ne milite pas pour le sacre de la littérature mais pour la préservation de son potentiel corrosif. Le bon vieux roman, la littérature industrielle, la phrase hilarante et folle de Christine Angot, les élans boursoufflés de BHL, tout est matière idéale pour la littérature de Chevillard qui est un simple et permanent exercice d'esprit critique, de mise en question de tout. La littérature n'est plus ici un miroir promené sur le monde mais une mise sur le grill de tout, un exercice illimité de mise en question de l'univers. Il ne faut donc pas se soumettre ou abandonner, c'est avec la matière de la contemporanéité qu'il faut écrire, avec les mots « *tweet, tchat, texto* » qu'il faut bâtir un nouveau roman, ubuesque, un nouveau texte de démontage de l'époque, de contestation profonde, entière, comique. Pour regagner, par l'esprit, des lecteurs ; pour intéresser les contemporains à la mise en débat du monde ; pour les sauver, par les textes, de la tyrannie de la consommation. Pour refaire de la littérature cette écriture vitale sans laquelle rien n'est possible. Dans le rire et l'ironie permanente. Totale. A quoi rien ne peut résister.